

Comptes rendus = Buchbesprechungen

Autor(en): **Giddey, Ernest**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata**

Band (Jahr): - **(1991)**

Heft 13

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMPTE RENDUS / BUCHBESPRECHUNGEN

Luigi Angiolini, *Lettere sopra l'Inghilterra e la Scozia*, a cura di Michèle e Antonio Stäuble, Modena, Mucchi, 1990, XXXI + 275 p.

Au XVIII^e siècle, la Grande-Bretagne apparaît, aux yeux des continentaux, comme une terre aux multiples attraits. Dotée d'un système politique qui garantit une réelle liberté des individus, active dans le domaine des sciences et de la recherche médicale, séduisante par maints aspects de sa production littéraire, elle fait figure de pays qu'il faut visiter et dont il convient de s'inspirer. Et effectivement le voyage d'Angleterre, et d'Ecosse accessoirement, devient à la mode. Alors que les jeunes Britanniques cèdent aux sortilèges du «grand tour» et partent à la découverte des paysages alpestres, des musées de Florence ou des ruines de Rome, des hommes et des femmes du Continent, souvent d'âge plus mûr, vont en nombre croissant visiter Londres, Oxford ou Edimbourg, fascinés par les curiosités locales, conscients de pénétrer un nouveau mode de vie. Il suffit pour s'en convaincre de citer quelques noms, presque au hasard, Montesquieu, Voltaire, Alfieri, ou encore le Suisse Bêat de Muralt. L'on pourrait dresser une liste fort longue de voyageurs; elle ne saurait en aucun cas être exhaustive.

Les charmes du voyage survivent à ses péripéties dans l'imagination du voyageur; évocateurs et tenaces, ils invitent, après le retour au pays, à prolonger par la plume les plaisirs de l'exploration. De nombreuses relations de voyage voient ainsi le jour, qui prennent la forme de lettres, de journaux intimes, de notes lapidaires, de mémoires plus élaborés ... Cette masse, qui donne une consistance accrue à un genre embryonnaire auparavant, est pour l'historien ou le critique moderne d'un intérêt indéniable; elle est une source d'informations et de jugements dont nul ne peut contester l'importance. Il faut donc être reconnaissant à Michèle et Antonio Stäuble de nous rendre accessibles les lettres que Luigi Angiolini écrivit sur la Grande-Bretagne à la veille de la Révolution française.

Né en 1750, Luigi Angiolini, après des études à Pise et à Padoue, fut un assez grand voyageur: il parcourut non seulement le Royaume Uni, mais aussi l'Espagne, le Portugal, les Pays-Bas, la France. S'il céda aux appas de la déesse des pérégrinations, c'est sans doute faute d'être agréé par les dieux de la politique; dans son pays d'origine, le grand-duché de Toscane, il était suspect d'un libéralisme jugé excessif. Quand survinrent les événements qui marquèrent dans toute l'Europe la fin du XVIII^e siècle, Angiolini, dans des circonstances diverses, put s'adonner à des activités où se manifestèrent ses talents de diplomate. Puis il se retira de la vie publique et passa ses dernières années au lieu de sa naissance, Seravezza, près de Lucques.

Les *Lettere sopra l'Inghilterra, Scozia e Olanda* (ainsi s'appela d'abord l'oeuvre d'Angiolini) ont un titre trompeur. En effet seules les considérations sur l'Angleterre et l'Ecosse virent le jour, celles sur la Hollande restant à l'état de projet. Même réduit aux deux tiers de ses intentions initiales, ce livre méritait une édition scientifiquement solide, capable de compléter et corriger le texte publié en 1790 et en 1944. Michèle et Antonio Stäuble étaient bien placés pour combler cette lacune, non seulement parce que, comparatistes distingués, ils connaissent bien les lettres italiennes et le monde anglo-saxon, mais aussi parce que la littérature de voyage leur est familière: n'ont-ils pas fait paraître, en 1982, la première édition intégrale des *Diari del viaggio in Svizzera e in Germania (1787)* d'Aurelio de' Giorgi Bertola?

Angiolini est un esprit curieux et pénétrant. Visitant la Grande-Bretagne en 1787, l'année même où Bertola parcourait les cantons suisses et l'Allemagne, il montre d'emblée que c'est aux dimensions économiques et sociales de la vie anglaise que va son intérêt. Les manufactures anglaises, les conditions du commerce, les progrès techniques retiennent d'abord son attention. Cette attention n'est d'ailleurs pas dépourvue de sens critique, comme le prouvent les pages consacrées au travail des enfants ou à l'esclavage. Le tableau d'ensemble cependant est positif. La révolution industrielle, fondée sur un libéralisme de bon aloi, est un facteur de prospérité. Angiolini présente ses retombées avec une netteté et une sobriété qui révèlent un esprit pondéré et frappent, aujourd'hui peut-être plus qu'il y a deux siècles, par le pragmatisme qui les inspire. La vie politique donne lieu à des remarques moins originales (elles apparaissent dans plus d'une relation de voyage antérieure), mais non dépourvues de pertinence. Il en va de même des réflexions de l'auteur sur la liberté de la presse, l'administration de la justice ou l'éducation. Sont également

dignes de mention les observations d'Angiolini sur les tendances philosophiques ou artistiques qui prévalent en Angleterre et en Ecosse. On ne peut que regretter le caractère superficiel, pour ne pas dire banal, de ses remarques sur la vie littéraire du pays qu'il visite. Ceci dit, force est de constater qu'Angiolini est un guide averti, qui ne se contente pas de porter ses regards sur Londres, Oxford et Cambridge, comme le font d'autres voyageurs, mais oriente la curiosité de ses lecteurs sur Portsmouth, Bristol, Bath, Manchester, Paisley, Glasgow, pour ne mentionner que les étapes principales de son itinéraire.

Honnête homme, au double sens, moral et intellectuel, du terme, Angiolini se méfie de l'exubérance. A cet égard, les Britanniques sont proches de ce qu'il appelle les «*inclinazioni del mio cuore e del mio spirito*». Une telle attitude s'apparente à une certaine froideur (le mot est employé par Michèle et Antonio Stäuble dans leur introduction), qui, si elle peut plaire à l'historien qui rejette les effusions sentimentales, ne contribue guère à donner aux *Lettere* l'éclat qui les transformerait en véritable oeuvre littéraire. Il y a, on l'imagine aisément, un abîme entre l'ouvrage d'Angiolini et les *Lettres philosophiques* de Voltaire.

L'introduction dont on vient de parler analyse mieux que ne l'ont fait les lignes ci-dessus les thèmes majeurs de la pensée d'Angiolini. Elle est accompagnée d'une notice biographique, d'une bibliographie et de précisions sur l'établissement du texte. Il convient de souligner la rigueur méthodologique qui caractérise le travail de Michèle et Antonio Stäuble, rigueur que l'on retrouve dans les notes de bas de page, objectives, précises, dépourvues de fausse érudition.

Luigi Angiolini a trouvé des critiques qui lui assurent la place qu'il mérite.

Ernest Giddey

Alphonse de Lamartine, *Vie de Lord Byron*, Feuilleton du *Constitutionnel*, 26 septembre - 2 décembre 1865, présenté par Marie-Renée Morin avec la collaboration de Janine Wiart, Paris, Bibliothèque nationale, 1989 (Etudes, Guides et Inventaires, No 14).

Nul n'ignore l'admiration que Lamartine portait à Byron. Au lendemain de la mort du poète anglais à Missolonghi, Lamartine publia son *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*, témoignage d'une passion qui s'apparente à un éblouissement.

Ces sentiments, Lamartine les conserva jusqu'à la fin de sa vie. Entre 1856 et 1860, il écrit une *Vie de Byron*, qui parut en feuilleton, quelques années plus tard, dans le *Constitutionnel*. Jusqu'ici cette oeuvre était quasiment inaccessible aux lecteurs. En collaboration avec Janine Wiart, Marie-Renée Morin vient de l'édition, entreprise que tous ceux qui s'intéressent à Lamartine et à Byron accueilleront avec gratitude.

Une telle édition, à n'en pas douter, était attendue par plus d'un comparatiste. La renommée internationale de Byron est en effet un sujet qui ne cesse de séduire les chercheurs. Vers 1820, l'auteur de *Childe Harold* apparaît, à l'opinion continentale, comme l'incarnation, avec Walter Scott, d'un romantisme où une mélancolie quelque peu morbide est l'élément prédominant, jointe à une prédilection pour le merveilleux oriental ou le fantastique d'origine médiévale. L'image du voyageur ténébreux (*the gloomy wanderer*) promenant son désespoir sous des cieux étrangers s'attache au nom de Byron, trahissant d'ailleurs sur bien des points la nature réelle du poète, perception unilatérale qui laisse dans l'ombre le réalisme et l'humour de *Beppo* ou de *Don Juan*. Quarante ans plus tard, cette même image n'a guère perdu de son attrait. Le mythe byronien reste vivant. Le texte de Lamartine à cet égard est un document révélateur, qui fournit une matière abondante aux historiens des sensibilités et des mentalités. Et pourtant l'information qu'il présente n'apporte rien de bien nouveau, son auteur puisant abondamment dans les lettres et les journaux intimes de Byron publiés par Thomas Moore six ans après Missolonghi et presque aussitôt traduits en français. Le choix des citations et l'argumentation générale de la *Vie* retiendront surtout l'attention; ils illustrent les options critiques de Lamartine et justifient parfois les digressions et les réminiscences du poète français. La biographie prend alors des allures d'autobiographie.

Le texte de la *Vie de Byron* est présenté à l'état brut, c'est-à-dire sans notes explicatives. Est-ce là un principe de la collection qui l'accueille? Le fait demeure que, telle qu'elle s'offre au lecteur, l'oeuvre de Lamartine pique la curiosité sans la satisfaire. Si l'on peut pardonner aux responsables de l'édition une absence de commentaires sur certaines opinions littéraires de Lamartine (Shelley est à ses yeux un «poète de second ordre»¹; *Don Juan* est «l'orgie de la poésie»², «la longue aber-

1 P. 138.

2 P. 145.

ration d'un beau génie»³), on ne peut que déplorer, face aux faits et aux documents mentionnés, la pauvreté du soutien scientifique: la date des lettres citées n'est donnée que très rarement; les personnages signalés par de simples initiales ne sont pas identifiés; aucun renseignement n'est apporté sur des hommes et des femmes (par exemple Lady Blessington, Lord Holland, Hobhouse, Samuel Rogers) que les byronistes connaissent bien, mais qui ne sont pas nécessairement familiers pour un public moins averti; les noms estropiés (Jakson⁴, Giffard⁵, Lalla Rock⁶, etc.) ne sont pas corrigés. Et surtout des erreurs parfois grossières de Lamartine ne suscitent aucune remarque: ainsi la *Vie* déclare que Byron, dans l'étape helvétique de ses pérégrinations, rencontra Shelley pendant les derniers jours de son séjour à Genève, alors qu'en fait les deux poètes lièrent connaissance le 27 mai 1816, soit le surlendemain de l'arrivée de Byron⁷.

Marie-Renée Morin et Janine Wiart n'ont pas jugé nécessaire dans leur travail – qui reste, répétons-le, des plus utiles – de consulter un angliciste. Il aurait pu les orienter vers les travaux de spécialistes de Byron, Leslie A. Marchand, Jerome J. McGann, pour ne citer que deux noms. La bibliographie de l'ouvrage, pour ce qui est de la face anglaise des problèmes soulevés, aurait été moins décevante. Car elle est d'une indigence extrême: le livre d'Estève sur *Byron et le romantisme français* date de 1907 et requiert des compléments; l'étude d'Henri Guillemin sur Lamartine, Byron et Teresa Guiccioli, sans perdre de son intérêt, gagne à s'appuyer sur les recherches plus récentes consacrées au dernier grand amour de Byron; nous songeons aux publications du professeur Erwin A. Stürzl, de Salzburg.

Le but de l'édition était sans doute de servir Lamartine en premier lieu, et non pas Byron. Preuve en soit la présence d'un «index lamartinién» qui renvoie aux passages imputables à Lamartine et non aux emprunts à Byron. On peut certes admettre ce parti-pris initial. La littérature comparée – et la *Vie de Byron* de Lamartine appartient à ce domaine – ne saurait cependant se satisfaire de visions unilatérales.

Ernest Giddey

3 P. 148.

4 Pour Jackson, p. 21.

5 Pour Gifford, p. 51.

6 Pour Lalla Rookh, p. 101.

7 P. 138.

François Jost, *Le sonnet de Pétrarque à Baudelaire. Modes et modulations*, Berne, Francfort s.M., Peter Lang, 1989

Au cours des derniers vingt ans François Jost a publié plusieurs études sur le sonnet, notamment dans son *Introduction to Comparative Literature* (Indianapolis / New York, 1974). Le livre que voici en est la continuation et en même temps la synthèse. La bibliographie plus que considérable sur le sonnet, qui comporte des «classiques» tels que *Das Sonett, Gestalt und Geschichte* de Walter Mönch (Heidelberg, 1955), et qui se confond partiellement avec la bibliographie non moins considérable sur le pétrarquisme européen, s'enrichit ainsi d'une monographie qui, sans cacher ce qu'elle doit à ses prédécesseurs, ne manque pas d'originalité. La démarche de Jost se veut aussi bien historique que structurelle. Elle embrasse six siècles de poésie et des formes diverses qui vont du sonnet italien «orthodoxe» défini d'abord par Antonio da Tempo et consacré par Pétrarque et ses successeurs jusqu'aux *Sonette an Orpheus* qui «ne sont point des sonnets selon la tradition du genre» (p. 145). Si parmi les modernes Josef Weinheber et Johannes R. Becher retiennent également son attention (deux auteurs, soit dit en passant, dont la préoccupation formaliste excessive sous-tend un engagement politique tout aussi rigide), l'analyse historique ne dépasse pas Baudelaire, «sonnettiste souple et subtil entre tous, [qui] résume génialement les diverses variantes que le genre présente dans l'ensemble du monde européen» (p.162). Ce qui frappe le lecteur chez Jost, c'est moins la faculté d'abstraction que l'étendue des connaissances et la multiplicité des références qui englobent non seulement les littératures portugaise ou russe, mais aussi la tradition arabe. Dans un chapitre final il aborde néanmoins une «philosophie du sonnet», celui-ci étant caractérisé comme un *mobile* et «l'équilibre dynamique».

M. Gst.

Pierre-André Rieben, *Délires romantiques. Musset – Nodier – Gautier – Hugo*, Paris, José Corti, 1989

L'étude de Pierre-André Rieben, que l'auteur qualifie lui-même de «relecture des délires romantiques [...] à la lumière de la littérature récente, qui renonce à certains lieux communs par quoi on mettait

l'accent sur la destinée individuelle, la problématique métaphysique, l'attrait des motifs de l'horreur, de l'extase, de l'insolite» (p. 226), suit une démarche inductive qui va de l'analyse détaillée du dérèglement, de l'irrationnel et de l'étrange dans quatre oeuvres majeures du romantisme français à une sorte de typologie provisoire appelée «éléments d'une poétique du délire». C'est évidemment cet aboutissement qui intéresse le plus le comparatiste et le «généraliste». Ainsi «le goût du changeant, du composite (de ce que les romantiques ont désigné du nom de 'grotesque'), du désordre, de l'illimité, de l'inclassable sont [...] une donnée première de l'univers du délire romantique» (p. 209), suivie de «la vacillation du sujet» et de «la tentation paroxystique». Rieben entend dépasser un simple inventaire de motifs plus ou moins obsessionnels; il lui importe de montrer que ces «délires» constituent en fait un changement dans la perception du monde qui se concrétise dans un changement de l'écriture, en d'autres termes qui représente le premier stade de la «modernité», le début de l'«ère du soupçon» (et qui, par conséquent, n'a strictement rien de pathologique). Il rejoint par là, et peut-être sans le vouloir, une dichotomie qui pose le «moderne» comme l'«anti-classique», d'autant plus qu'il recourt fréquemment au classicisme français comme toile de fond contrastante, catégories qui ne restent pas forcément pertinentes lorsqu'on change de système littéraire (il y a le délire des héros cornéliens, par exemple, celui du Roland d'Arioste ou celui de Don Quichotte) – ce qui n'enlève rien à la finesse de ses analyses et à l'intérêt de sa démonstration.

M. Gst.

Norbert Bachleitner (Hg.), *Quellen zur Rezeption des englischen und französischen Romans in Deutschland und Österreich im 19. Jh.*, Tübingen, Max Niemeyer, 1990 (Studien und Texte zur Sozialgeschichte der Literatur, Bd. 31)

«Il faudrait pour chaque époque, et presque pour chaque oeuvre, mesurer l'intensité de la communication littéraire, déchiffrer les relations entre le *code* de l'oeuvre et celui de tel public, apprécier les motivations et les effets de la lecture» (Pierre Orecchioni in *Le littéraire et le social*, 1970). Die Forderung nach einer solchen Sozialgeschichte der Lektüre(n), die sich mit dem theoretischen Entwurf der Rezeptionsästhetik nur zum

kleineren Teil deckt, wird in der vorliegenden über 600 Seiten starken Dokumentation in einem bestimmgn Rahmen beispielhaft erfüllt. Was hier angeboten wird, sind zeitgenössische Texte (vor allem Rezensionen) und literatursoziologische Fakten (z.B. der Anteil der aus dem Englischen und Französischen übersetzten Romane an der gesamten deutschen Buchproduktion). Der Herausgeber beschränkt sich auf konzise Einleitungen und Kommentare, die jedoch bereits eine erste Interpretation des Materials darstellen. Dem Übersetzungswesen, der Entwicklung des internationalen Verlagsrechts, der österreichischen Zensur (mit einer vollständigen Liste der zwischen 1815 und 1848 verbotenen Werke) und dem Feuilleton sind eigene Kapitel gewidmet; ein weiteres Kapitel zeigt die Aufnahme verschiedener Autoren von Walter Scott bis Alphonse Daudet, während die «drei Grossen» Charles Dickens, Eugène Sue und Emile Zola gesondert dokumentiert werden. Die 86 Texte machen, in Ablehnung und Zustimmung, nicht nur die Auseinandersetzung um «realistischen Stil» und soziale Thematik, sondern auch die Herausbildung übernationaler Verbindungen deutlich. Warum dabei die Deutschschweiz ausgespart wurde, ist freilich nicht einzusehen, da bleibt ohne Zweifel einiges nachzuholen.

M. Gst.